

**Corinne Bernardeau et Anne-Marie Pecarelo,**

**Psychologues UPPEA**

## **« Précipitation de la parole »**

Mars 2020 : suite au confinement, consigne nous est donnée par notre cheffe de service de nous organiser pour télétravailler, de faire des consultations par téléphone afin de garder un lien avec nos patients.

Quels aménagements, adaptations possibles pour les groupes de relaxation de l'unité ? Nos responsables nous demandent si nous pourrions faire des séances de relaxation par téléphone ou par zoom... Nous y réfléchissons entre collègues mais cela ne nous paraît pas souhaitable : en effet, comment préserver l'espace thérapeutique de l'enfant sans que le reste de la famille y ait accès ? Comment s'accorder à son patient sans être auprès de lui ? Quid du cadre qui passerait du groupe à de l'individuel ? Quid de l'articulation nomination-toucher et représentation ? Les enfants seraient-ils d'ailleurs demandeurs de séance de relaxation ou pas ?

Nous nous mettons rapidement d'accord sur l'idée de garder le contact avec nos petits patients, via un appel téléphonique hebdomadaire à l'heure de la séance du groupe, appel de l'unité, représentante contenante et symbolique du soin, alors que tout s'arrête dans la société, école, parc, loisirs... et plane un silence de mort assez déréalisant. Le coup de fil sera le lien, l'espace de parole possible avec le thérapeute en relaxation pendant deux mois, pour maintenir un contact avec le dehors, de son dedans confinant, ressenti comme cocoonant pour certains, virant à l'enfermement psychique pour d'autres...

C'est ainsi que nous appelons chaque famille, un peu gênés par cette inversion de la demande. Cette position de service présentée aux parents est assez bien accueillie dans l'ensemble, les familles étant assez inquiètes. Les enfants, quant à eux, ne demandent pas de relaxation mais sont contents de cet espace de parole qui prend corps et ils demandent à ce qu'on les rappelle.

Alors, à quoi avons-nous eu à faire pendant cette période ? Souvent au « corps parental » puisque c'est un des deux parents que nous avons en ligne en premier. Inverser la demande n'est pas sans effet. Si certains parents ont pu facilement s'effacer pour passer le téléphone à leur enfant, d'autres ont clairement préalablement occupé le terrain s'imaginant qu'il s'agissait d'un espace pour eux... D'autres encore ont fait barrage, tels des gardes du corps faisant face à l'intrusion ressentie d'un tiers qui appelle sur leur portable, pendant qu'ils sont

chez eux, pour parler à la chair de leur chair et la question du tiers symbolique a été mise au travail d'abord avec eux... Pour d'autres enfin, ce fut impossible, intolérable...

Du côté des enfants, il y a eu tous les cas de figure : pour certains, le travail hors présentiel est difficile et se limite à un discours factuel. Mais ils souhaitent pourtant que nous les rappelions à l'heure de la séance, comme pour préserver le lien et le rythme des séances, ce qui n'est pas sans rappeler la rythmicité de la relaxation. Mais aussi ceux, très peu en réalité, qui ne souhaitent pas notre appel, ce dernier étant vécu soit de manière intrusive soit venant déranger le cocon familial.

Quelques-uns pour lesquels les appels furent salvateurs dans des situations où la pathologie familiale pré-existante a été décuplée... D'autres, peut-être les plus phobiques, les plus inhibés, pour lesquels cette période d'appel téléphonique a permis de s'accorder, d'avoir un lien transférentiel qui était difficile à installer sous le regard du thérapeute. Pour les enfants plus limites, le thérapeute, réduit à une voix, entendue du fond de leur chambre, est devenue une oreille à qui confier ses angoisses. Ces enfants se sont mis à parler, à émettre des hypothèses.

Comme Ombeline, 12 ans, adressée en groupe de relaxation thérapeutique pour des crises d'angoisse dont elle ne dit pas grand-chose en entretien individuel. Six mois de relaxation en groupe démarrant par l'impossibilité de trouver une image de calme, le refus du toucher, une grandeur raideur et une méfiance par rapport au discours et à tout ce qui vient de l'autre.... Puis une ouverture possible lorsqu'en renversant le sens de la parole, je lui propose que nous partions de ce qui vient d'elle et de ses intérêts que je l'aide à formuler en l'étayant : aime-t-elle la nature ? si oui quoi dans la nature ? Et qu'elle s'en saisit avec des images, qui tout en restant assez pauvres et arides ont le mérite de constituer, en co-construction, un début de transitionnalité possible. Pour vous donner une idée, sa première image de calme est « une branche avec une feuille ». Les appels téléphoniques pendant le confinement sont immédiatement investis et la parole tourne beaucoup autour du corps. Ombeline déplace ses angoisses dans le champ de sa passion des insectes qu'elle élève et dont elle avait commencé à me parler en relaxation.

Au fil des appels pendant ces 2 mois, Ombeline continue à déplier ce fil associatif du corps de l'insecte, dont je vous livre quelques bribes : « Les phasmes, ils ont un exosquelette, ça veut dire qu'ils n'ont pas physiquement mal » ; « j'ai une femelle qui va pas bien du tout, elle a peut-être une maladie, elle vit avec 3 autres personnes, ils sont 4 dont ses 2 filles » ; « c'est une hécatombe, les phasmes ils sont presque tous morts, il y a très peu de survivants ! ; «peut-être je vais acheter une mante religieuse, mais je veux pas l'accoupler parce que je veux pas qu'elle se fasse décapitée, je veux la garder jusqu'à sa mort » ; «cette semaine, il y a eu 3 bébés ! » ; « j'aimerais faire un élevage pour repeupler la planète des espèces en voie

de disparition » ; « l'insecte, il veut que vivre, il veut que sa liberté et faire sa propre vie, tranquille ! »... Son discours sur le corps dans tous ces états aurait-il été possible sans le travail préalable réalisé en relaxation thérapeutique ? On ne tire pas sur les jeunes pousses pour les faire grandir ! La relaxation thérapeutique m'a parue être là comme le terreau ayant permis à la jeune pousse de trouver une voie de frayage...

Ombeline : « le prochain animal que j'aimerais serait un caméléon, je pourrais le sortir de son terrarium et le prendre sur l'épaule des fois ». Un discours dans lequel on saisit, me semble-t-il l'empreinte de la relaxation sur un corps qui de bâton dénué d'agressivité (le phasme) s'incarnerait en corps pulsionnel (la mante religieuse) pour arriver à un corps plus charnu, avec plus de souplesse et incorporer une composante relationnelle amicale (le caméléon sur l'épaule).

Mais qu'en a-t-il été du retour en groupe de relaxation ???

De belles avancées pendant le confinement avec aussi pour certains la possibilité de reprendre tranquillement le chemin de relaxation en groupe... Pour d'autres, retrouver le cadre des séances de relaxation de groupe post-confinement a été un peu décevant et compliqué. Ils auraient préféré que l'on continue à les appeler.

Armand, 5 ans :

« Il ne vous parlera pas, me dit cette mère, il refuse même de parler à la famille alors... » Mais la mère n'a pas envie de raccrocher, elle m'explique en l'occurrence, chaque semaine et devant l'enfant qui est dans la même pièce qu'elle, à quel point ce dernier est insupportable, agité, et comme il est difficile de devoir télétravailler et de gérer les enfants à la maison. J'écoute et indique que je rappellerai la semaine suivante pour prendre des nouvelles d'Armand. Ce petit garçon de 5 ans m'a été adressé en relaxation pour un retard de langage et de parole et parce qu'il fait des crises. Lorsque je fais la connaissance de ce petit patient et de sa mère, lors d'un entretien préliminaire à l'intégration du groupe de relaxation, Armand se montre mutique (il est également mutique avec sa maîtresse et beaucoup d'autres). La mère évoque toute une liste de symptômes présentés par son fils pour finir par ce retard de langage et de parole qui la blesse terriblement... Elle-même est scénariste, passionnée par la langue et partage cet objet de jouissance avec son second fils, qui n'a qu'un an d'écart avec Armand et qui a parlé très tôt et très bien.

La question de la place d'Armand et sa difficulté à se différencier de son frère, qui est arrivé dans la foulée, quasiment dans le télescopage, sans que cette mère puisse respirer entre ses deux bébés sera centrale dans ce travail de relaxation.

Pendant ce temps, Armand dessine tranquillement un personnage avec un visage de profil et une grande oreille... Il écrit son prénom en lettres capitales de couleurs en-dessous de son personnage. Puis il inscrit, également en couleurs mon nom de famille... Preuve en est si l'on en doutait encore que ce n'est pas parce qu'on ne parle pas, qu'on n'entend pas !

3 mois de séances en groupe à se contorsionner sur son matelas sans m'adresser la parole...ou plutôt si un mot : lorsque je finis par lui demander, un jour de faiblesse de ma part, s'il a trouvé une image de calme et qu'il me répond droit dans les yeux : « oui, un tiiigre ! »

Au bout de 5 semaines et donc 5 appels téléphoniques de ma part, chaque semaine à l'heure du groupe, la mère passant du véto inconscient initial « il ne vous parlera pas » à l'exaspération à peine masquée quant à mon appel « Ah, on est déjà mercredi, Armand est occupé, il est en train de jouer aux légos avec son frère, ça va pas marcher, hein Armand tu veux parler à Mme Pecarelo ? non tu veux pas, mais pourquoi tu veux pas ? »

J'ai finalement l'idée de demander à cette mère qu'elle mette son téléphone sur haut-parleur et qu'elle le pose dans la pièce afin que Armand entende ma voix ou lieu de lui demander de me parler, ce qui semble le bloquer, alors que je l'entends à chaque appel parler avec son frère en arrière-plan. Je ne dis rien d'extraordinaire, quelque chose comme « Bonjour Armand, c'est Mme Pecarelo, je me demandais comment tu vas et comment ça se passe pour toi ce confinement ? »

La semaine suivante, la mère me dit que Armand a attendu mon appel, et qu'il veut me parler. Mais le garçon a encore du mal à prendre le téléphone...c'est le petit frère qui se jette sur l'appareil et commence à me dire quelques mots auxquels je réponds, et Armand qui écoute prend finalement part à la conversation, comme si son frère avait joué un rôle contra-phobique suffisant pour lui mettre le pied à l'étrier... petit frère qui accepte au bout d'un moment de se faire éconduire lorsque je leur dis que c'est Armand que j'appelle... Ca y est, Armand parle aux autres et en a même très envie. Il n'est certes pas toujours très clair à comprendre, mais il est désireux de communiquer, se mettant seul dans sa chambre pour me parler, commençant à me raconter les bêtises qu'il fait avec son frère...

Qu'est-ce qui a bien pu opérer dans cette situation pour que ce petit garçon ose se lancer à parler à d'autres qu'à sa famille proche ? Le corps, d'oreille à bouche, l'objet voix mis en circulation, la parole remise en mouvement... Effet de nomination ? Il y a aussi l'absence de regard probablement très importante ici, le regard pouvant être un frein s'il est associé par l'enfant à la crainte d'être jugé.

Crédit indéfectible qu'Armand me parlerait, crédit porté par son acte d'inscription de nos deux noms lors du premier entretien ? Présence inébranlable sur fond d'absence, bien

qu'il me rembarre chaque semaine et dise beaucoup non avant de dire oui ? Ecoute préalable de cette mère qui, dans cette situation de débordement laisse parler sa blessure narcissique ?

La mère est ravie des progrès de son fils, et le laisse répondre lui-même à l'heure de mon appel.

A partir du déconfinement de mai, Armand réintègre les petits groupes de relaxation et continue sur sa lancée de subjectivation : il ne fait que me parler de son frère et lui « bientôt, c'est mon anniversaire de mon frère » me dit-il « c'est 5 ans, 6 ans ». Lorsque je lui demande ce qu'il devient et pas son frère, il me montre ses dents qui bougent et déclare « j'ai les dents qui treeemblent ».

Joséphine, 9 ans :

Autre situation clinique plus chaotique dont on ne connaît pas encore l'issue... ; elle n'a pu pratiquer que quelques séances de relaxation avant les événements que nous connaissons : Joséphine âgée de 9 ans m'est adressée par son pédopsychiatre pour un travail psychocorporel, la fillette ayant déjà eu plusieurs années de psychothérapie, ayant présenté toute une symptomatologie inquiétante, somatique et psychique, depuis qu'elle est nourrisson.

Le premier appel téléphonique en début du confinement, correspond à un premier contact avec la mère de Joséphine que je n'avais pas rencontré en entretien préliminaire en raison de ses soucis de santé. Madame a un discours diluvien (déluge de catastrophes sur elle et sa fille) et logorrhéique. Elle me semble d'emblée avoir un contact peu distancié, probablement dans une différenciation moi-autrui fragile, qui « colle » facilement à ce qui est proposé à sa fille. Est-ce une manière de me neutraliser, de faire barrage ne m'ayant pas rencontrée et moi, faisant comme irruption par téléphone ( ébauche d'une problématique de rivalité ? ). A la recherche d'un espace thérapeutique pour elle-même ? Au bout de quelques appels, je comprends vite que je devrais faire avec cette situation pour pouvoir accéder et parler avec Joséphine... La question de la « coupure symbolique » mère-fille sera l'objectif central de ce travail en relaxation.

Madame est dans des mouvements contradictoires vis-à-vis de sa fille, soit elle est dans la plainte : « le confinement c'est dur pour Joséphine car elle a besoin de bouger ; elle veut sans cesse qu'on s'occupe d'elle ; elle se sent délaissée par rapport à son petit frère, elle a toujours besoin de parler, elle nous culpabilise par rapport aux voisins bruyants... ». Soit dans un « collage mère-fille » partageant des angoisses similaires : « ils ont été malade, c'est

peut-être la Covid... Roméo et Joséphine ont eu de la fièvre, j'ai eu peur... elle fait subitement de grosses crises de larmes, des crises d'angoisses, elle n'arrive plus à respirer ». Madame semble peu contenante... A l'appel suivant, Madame me dit : « je pourrais aller en dépression à cause ces voisins (violences conjugales), je suis très stressée avec la violence... et puis cette semaine, Joséphine ne voulait ni boire ni manger, mais ça va mieux ».

En parallèle, Joséphine évoque sa peur de la Covid pour elle et sa famille, plus particulièrement sa mère, car elle a une maladie immunitaire, et sa grand-mère maternelle car elle est âgée. Elle évoque aussi sa souffrance de ne pas pouvoir aller dehors et surtout de ne pas voir ses copines qui lui manquent. Les angoisses de mort sont ici largement associées à des angoisses de séparation.

Elle insiste également (pratiquement à chaque appel téléphonique) sur la fête de son anniversaire qui se fait normalement en présence de sa famille maternelle ; mais elle est persuadée qu'il n'aura pas lieu à cause de la crise sanitaire. La rivalité fraternelle n'est pas très loin mais elle ne peut rien en dire malgré mes sollicitations et évitera le sujet avec le sentiment qu'elle « me sert ce dont elle a envie » à savoir ses angoisses, certes réelles et légitimes, à propos du coronavirus : son frère a son anniversaire un mois après le sien, et d'ici là elle croit que sa fête, à lui, pourra se dérouler. Toutefois elle enchaîne sur un rêve « je me transforme en lapin, je sais c'est ridicule, ..., j'ai peur de ne plus revoir mon frère... » ; la semaine suivante elle met en avant encore une fois sa peur du virus, mais aussi la peur que sa mère tue les voisins et reparle à nouveau de son rêve dont elle fait l'hypothèse qu'il a un rapport avec le coronavirus. Elle s'inquiète pour elle et sa famille ; elle y pense tous les soirs au moment de dormir. Les angoisses et les vœux de mort sont très présents et se confondent. Elle termine ce jour par « je pense aux gens qui partent,..., à la mort d'un ami de la famille dont elle était très proche ».

Mais pour la famille élargie, cette situation de confinement, la séparation, est insupportable : ils partent tous la nuit en voiture dans une maison louée à la campagne pour s'y retrouver et y faire corps. Les angoisses de Joséphine sont toujours présentes mais elles se déplacent : « maintenant j'ai peur des araignées, des moustiques, des « cousins », ils aspirent le sang...mais personne ne sait fait mordre (?) par un cheval... en fait c'était mon rêve ».

Alors que Joséphine semble aller mieux selon sa mère, le retour au domicile se profile. En évoquant cela, madame dit : « A cause des voisins, je vais mourir d'énervement, je vais faire un infarctus ». Sans grande surprise de ma part, le couple décide finalement d'aller habiter quelques temps chez la grand-mère maternelle et Joséphine ne retournera pas à l'école. En parallèle nous évoquons timidement en raison de cette dynamique familiale mais surtout de leurs craintes du virus, la reprise de la relaxation en groupe avec des aménagements sanitaires. Madame me dit dans un premier mouvement, comme une sorte d'évitement,

qu'elle va en parler à Joséphine et son père ; dans un deuxième mouvement, propose que sa fille apporte un drap de chez eux...

Le travail « téléphonique » a-t-il eu un intérêt dans cette situation ? Joséphine s'est-elle vraiment mise au travail ?

Le retour après déconfinement en a souligné vite les limites. A la reprise de la relaxation, Joséphine me rappelle qu'elle faisait des séances à la maison avant de s'endormir et je me rends compte qu'elle a anticipé la détente des autres parties de son corps ayant repérée ce qui était fait avec les autres enfants du groupe (anticipation anxieuse ? maîtrise +++ ?). Ce jour, elle semble attentive à elle-même ; elle est dans sa relaxation. Mais rapidement, l'illusion d'une place unique pendant le confinement lui manque : elle se plaint d'insomnie depuis une semaine faisant cette hypothèse : « Quand je sais que je vais voir quelqu'un la journée suivante, je m'inquiète car les gens font moins attention (face au covid) » ; et dans le même mouvement attaque le cadre : « Dis-moi, là, on se parle que 5 minutes alors qu'avant au téléphone c'était plus long, je pouvais te parler plus longtemps ! Vous ne pouvez pas me voir toute seule car là y a d'autres enfants, j'entends quand ils parlent (sous entendu avec vous) et ça me perturbe ». Je tente de redonner le cadre de son suivi en relaxation et de consultations avec le pédopsychiatre ; mais elle me rétorque telle une flèche : « mais lui c'est pas mon psychologue, je n'arrive pas à lui parler, je sais pas pourquoi, vous oui... on pourrait pas faire des séances de relaxation (en groupe) et le téléphone ! ». Revenir à sa place, d'enfant unique..., de la période de confinement. Puis au moment de la mobiliser, nouvelle salve : « je n'aime pas quand vous me touchez » ; naïvement je lui montre sur moi et elle me lance : « j'ai pas envie de faire sur moi ». La question du corps est central ici mais Joséphine ne veut pas s'y contraindre...et y revient la séance suivante : « j'ai mal au dos en m'allongeant sur le matelas », nous apprenant qu'elle s'est fait mal en sautant sur un trampoline. Je repense à ce moment-là, que le travail de relaxation devait servir à Joséphine à ce qu'elle incarne son propre corps, qu'elle progresse dans sa capacité à être seule...Je me rappelle que c'est précisément sur ce point que le pédopsychiatre a insisté puisque l'abord via le langage a déjà largement été proposé : « il faut que le corps parle chez cette fillette ». Une approche psychocorporelle favoriserait un travail renvoyant à une période bien plus précoce, autour des premières relations et des premières symbolisations, corporelles. Ne s'est-il pas posé, comme je me la pose après quelques séances de relaxation post-confinement, la question chez Joséphine d'une utilisation du langage à visée défensive, telle une résistance pour mieux éviter la question du corps...

Dernière séance- Joséphine : « je pars en vacances avec mes grands-parents paternels et ensuite ma famille ». Il s'agit donc de la dernière séance avant les vacances... Elle aurait voulu retourner à l'école voir et jouer avec ses copines mais en même temps a peur

d'attraper le virus et de le transmettre à sa mère qui est fragile. Et voilà la boucle est bouclée... Et dans le même temps, dans une grande maîtrise et pour maintenir sa place, elle me demande de l'appeler tous les mercredis à l'heure de sa séance... Joséphine ne veut décidément pas de ce travail sur le corps ! La question de la castration reste compliquée chez cette fillette ; Joséphine est dans une relation d'emprise sur l'autre, de domination/soumission qui n'est pas sans rappeler l'épisode d'anorexie quand elle était nourrisson et celui de sa mère au moment de l'adolescence...

En ce tout début d'année (juste après l'heure de la séance de relaxation bien que les séances reprennent dans 15 jours, ce qui a été convenu avant les vacances), Madame reprend contact avec l'Unité en précisant sur un ton sec auprès de la secrétaire qu'elle n'a pas eu de nouvelles de l'unité depuis le mois de juin. Suite à ce message je rappelle : à nouveau elle se plaint de sa fille, dit que Joséphine a été très angoissée..., mais « elle n'a pas eu assez envie de vous pour appeler le jeudi (jour convenu) ... elle ne veut plus revenir en relaxation, Madame pensant que sa fille ne veut pas faire des choses différentes de ses copines. Elle vous aimait beaucoup, vous savez ! Elle préférerait vous parler ; elle a très mal vécu de revenir en relaxation ». Et sans transition me dit que les médecins ont dû passer à côté de quelque chose, que sa fille a de réels problèmes de comportement ; ils sont donc à la recherche d'un diagnostic...

Un rendez-vous est fixé avec Joséphine et ses parents....